

L'IMAGINAIRE ANTHROPOLOGIQUE ET L'ÉDUCATION A L'ENVIRONNEMENT¹

Dominique Cottureau
Consultante au sein de l'association Echos d'Images

L'imaginaire éco-logique

Si l'on s'accorde sur les finalités d'une éducation à l'environnement dans l'harmonisation des rapports hommes - nature pour que l'épanouissement des uns s'effectue dans le respect et la durabilité de l'autre, alors l'imaginaire prend toute sa place au sein même de ce processus. L'imaginaire, en effet, est le *producteur et le produit de notre appartenance au monde*. Tout comme notre fonctionnement biologique nécessite de l'eau, de l'air, des nutriments et de l'énergie pour vivre, notre fonctionnement psychique réclame un système d'interprétation qui mette du sens sur le réel et qui constitue l'imaginaire.

La conscience humaine ne peut tout lire, tout expliquer, tout comprendre. D'où l'on vient, où l'on va, qu'y a-t-il dans l'infiniment grand et dans l'infiniment petit, pourquoi les choses sont ce qu'elles sont ... toute société, pour assurer sa perdurance dans une certaine tranquillité, invente des systèmes de réponses. L'imaginaire, cet *ensemble d'images mentales organisées* en notre esprit en un système d'interprétation, établit des liens et du sens entre le moi et le non moi, entre une société et l'univers. Le mythe, la religion, la philosophie, la science, l'art qui se développent au sein d'une culture sont les moyens de traduction d'un réel qui, toujours, lui échappe.

On peut donc reconnaître dans l'imagination une de nos fonctions éco-logiques, car elle est de l'ordre de la relation vivante et vitale entre l'humain et tout ce qui l'entoure, visible ou non visible, perceptible ou non perceptible. Elle met du sens sur le monde, elle traduit, interprète, insère chaque être humain au tissu complexe et inquiétant de l'existence. Il semble alors qu'elle puisse être terriblement efficace dans tout projet d'éducation et de formation à l'environnement, si on voulait bien la mettre à jour, la travailler et la valoriser. Ce travail permettrait de combler le fossé que la pensée moderne séparatiste a creusé entre l'homme et la nature.

Entre l'expérience corporelle et l'imprégnation culturelle : la formation de l'imaginaire

Si l'imaginaire a longtemps été discrédité et associé à l'irréalité, on sait aujourd'hui qu'il est bel et bien *produit par l'expérience concrète du monde*. A l'échelle de la personne, les images mentales se forment à partir des sensations, perceptions, gestes et mouvements qu'elle expérimente dans le quotidien de son développement. Plus elle diversifie ses expériences corporelles, plus elle produit d'images. L'interaction avec le réel va s'intérioriser dans la psyché sous forme de schèmes (J. Piaget, 1978). Le corps, lieu d'accueil et d'échanges avec le réel, produit un monde d'images, lui même organisateur du monde intelligible (J.J. Wunenburger, 1997).

¹ Article paru dans la revue **Chemins de traverse**, Revue transdisciplinaire d'éducation à l'environnement, Numéro 1 Solstice d'été 2005, édition Les Amis de Circé

La production intermédiaire de l'imaginaire est rendue nécessaire, existentiellement, par la tension dans laquelle se développe l'être humain. Il est en permanence obligé d'assumer un tiraillement entre son irrésistible désir de vivre et d'imposer sa subjectivité au monde, et les contraintes objectives et dominatrices du réel. Piaget avait repéré ce double mouvement de l'assimilation et de l'accommodation dans le développement de l'enfant. Gilbert Durand l'a repris pour expliquer le « trajet anthropologique » de l'humanité : c'est dans cette même tension, *oscillant entre geste pulsionnel et environnement matériel et social, que s'est déployé l'imaginaire* (1969).

Pour dire « oui tout de même à la vie »

« L'imagination symbolique a pour scandaleuse fonction générale de nier éthiquement le négatif » dit Gilbert Durand (1993, p.113-114). Elle est négation vitale, négation du néant de la mort et du temps. La conscience de la mort est sans doute la source originelle de l'imagination : en refuser l'évidence et inventer un système de transmortalité (la sépulture) fut parmi les premiers gestes créateurs d'un autre réel. Cette négativité source d'inventivité se déploie sur plusieurs plans :

Sur un plan biologique : l'imagination est comme notre instinct de survie. Elle rétablit l'élan vital compromis par la décrépitude corporelle du temps qui passe. Elle représente notre dynamisme progressif qui tente d'améliorer coûte que coûte le destin de l'homme. Elle euphémise ainsi la vieillesse et la mortalité, *opposant la vie à la mort biologique*.

Sur un plan psychosocial : l'imagination moule une génération dans un champ d'images relativement uniforme. Dans l'étude d'une société, on ne peut pas séparer les pratiques concrètes et rationnelles mises en place dans le quotidien du système imaginaire entourant et soutenant ces pratiques. Toute société humaine tente par le biais du symbolique de rendre intelligible le monde et la place de l'homme dans le monde. Les mythes qui en découlent (et la société la plus moderne est truffée de mythes) permettent d'assurer l'équilibre intérieur de toute société et par là même leur propre persistance. Sur le seul plan psychologique elle *oppose ainsi le bon sens à la folie*. Et sur le plan social elle *oppose l'adhésion aux mythes de la cité à l'aliénation et à la désadaptation*.

Sur le plan anthropologique : l'imagination permet à l'homme de nier son animalité, ou en tous les cas de refuser son assimilation. L'homo symbolicus est, dans la situation des connaissances actuelles, ce qui le distingue de l'animal. De là provient l'immense musée imaginaire élaboré d'année en année, constitué des œuvres de toutes civilisations, et qu'aucune société avant la nôtre n'avait mis en circulation de par le monde. En même temps que se propagent la science, la technologie, l'argent, on assiste à une diffusion massive des chefs-d'œuvre de la culture. Ce musée imaginaire, développé par Malraux, n'a pas seulement pour but d'être une collection d'images, mais il dresse « le tableau composites des espérances et des craintes de l'espèce humaine, afin que chacun s'y reconnaisse et s'y confirme » (G. Durand, *ibid.*, p.125). *L'imagination dresse la fraternité des cultures et spécialement des arts en un anti-destin consubstantiel à l'espèce humaine*

Sur le plan transcendantal : l'organisation des symboles débouche toujours vers une infinie transcendance qui se pose comme valeur suprême. La théophanie est universelle. Le symbole face à l'entropie de l'univers érige le domaine de la suprême valeur et équilibre l'univers qui passe par un Être qui ne passe pas, à qui appartient l'éternelle enfance, l'éternelle aurore.

L'imagination dresse enfin la médiation de l'éternel dans le temporel.

Mettre du sens sur les choses et les phénomènes, reconnaître le monde, soi-même et les autres, favoriser les mises en lien, se dégager de l'immédiateté, se souvenir et anticiper, se projeter, créer, voir au-delà du visible, appréhender les mystères de l'univers, vivre sa vie en apprivoisant la mort ... Telles sont les fonctions vitales et vivantes de l'imaginaire.

Contenu symbolique de l'imaginaire

Tout le contenu de notre imaginaire n'est pas transmissible. Il dépasse le champ du langage et plus globalement celui de l'expression. *Les images qui « parlent » sont souvent des symboles.* Dans le juste milieu du dicible et de l'indicible, les symboles nous aident à mettre en forme le sens des choses. Ils traduisent sans amenuiser le mystère. Ils contiennent le visible et l'invisible. Ils sont la forme concrète d'un grand tout imperceptible.

Gilbert Durand, dans sa magistrale étude sur les structures anthropologiques, a pu repérer des constellations d'images dans les grandes masses des mythes et symboles de tous les temps. Partant des interactions entre l'homme et la nature (cette tension entre la pulsion subjective et la contrainte objective), il a observé trois interactions fondamentales, vitales et communes à l'espèce humaine : se dresser (et voir), se nourrir (et boire), se reproduire. Ces trois interactions – posturale, digestive et copulative - sont les matrices sensori-motrices dans lesquelles les représentations vont naturellement s'intégrer. Elles vont organiser les trois formes symboliques de l'imaginaire anthropologique : l'imaginaire héroïque (la verticalité et la vision), l'imaginaire mystique (l'avalément), l'imaginaire synthétique (la reproduction).

L'imaginaire héroïque (car un héros se tient toujours debout envers et contre tout) se construit dans le va et vient entre le geste de se dresser sur ses jambes (que doit apprendre tout jeune enfant) et tout ce qui dans la nature renverra cette image de la verticalité, de la hauteur et avec eux de la lumière (car le soleil est dans le ciel, et que la vue nécessite la lumière). Il compose ainsi la grande famille des symboles aériens, éleveurs et étincelants : oiseau, soleil, clocher, ciel, échelle, bleu, nuage, le père ...

L'imaginaire mystique (car ce qui est avalé est caché) se construit dans le parallélisme du ventre (réceptacle de la nourriture) et des images de l'enfermement et du refuge : maison, grotte, racine, œuf, nid, coquille, la mère, la nuit ...

L'imaginaire synthétique (car la reproduction nécessite la synthèse de l'homme et de la femme) intègre enfin la troisième des formes, celle qui ne se contente ni seulement de l'essor, ni seulement de son inverse le repli, mais de la combinaison des deux : les cycles des saisons, les roues qui tournent, les alternances du jour et de la nuit, la lune, la végétation, le fils (issu du père et de la mère) ...

Un imaginaire englobant toute la pensée

Au-delà mêmes des classes symboliques, c'est toute la pensée qui est organisée par l'imaginaire. Le sens propre n'est qu'un cas particulier du sens figuré, nous dit Durand. Chaque forme d'imaginaire possède ainsi sa structuration de pensée :

Tout comme il sépare le haut du bas (puiqu'il cherche l'élévation), l'imaginaire héroïque distingue le bien du mal, le jour de la nuit, la clarté de l'ombre. Il structure alors une pensée par antithèse, par prise de recul, symétrie, logique formelle, géométrisme et abstraction. Il est à la recherche du pur esprit et de la maîtrise des instinct. C'est un *imaginaire diurne*, ainsi nommé car le plein jour lui va mieux que la nuit. Ce régime de pensée s'oppose catégoriquement à l'angoisse issue du temps qui passe. La négativité du temps se traduit dans des symboles terrifiants (animaux dévorants, ogres agressifs, ténèbres mortifères, chutes dangereuses, chair souillée) et inspire l'attirance vers leurs images opposées (l'ascension, la légèreté, l'envol, la lumière solaire, l'esprit, le pur).

Les deux autres imaginaires ont une autre attitude face aux images tyranniques du temps, c'est la recherche de « la rassurante et chaude intimité de la substance ou les constantes rythmiques qui scandent phénomènes et accidents » (1969, p.220). Dans le pendant de l'imaginaire diurne, les imaginaires mystique et synthétique vont organiser un *régime nocturne* de la pensée.

L'imaginaire mystique va trouver sa lumière au sein même de la nuit. Toutes les images de l'intimité sont alors valorisées, à la sécurité des demeures et des coquilles sont associées les contenus fluides. Le souci du compromis est la marque du régime nocturne. La quiétude et la jouissance des richesses ne sont pas agressives et rêvent de bien être avant que de songer aux conquêtes. La pensée aime les rêveries qui s'emboîtent, qui s'enchaînent montrant le refus de sortir des images familières et douillettes (l'avaleur avalé, les poupées gigognes). Il y a adhésion aux choses et à leur image, on reconnaît le bon côté de chaque être ou de chaque événement, on refuse de trancher, de séparer, d'isoler. On aime le réalisme sensoriel des représentations qui pénètre dans les choses, les anime et les exprime par des images hautes en couleur. On a une propension à la mise en miniature : attachement au détail, au petit, à l'élément, à l'étincelle qui donne tout son sens au contenu général, l'inférieur devient le supérieur, un seul élément suggère une cosmologie tout entière comme chez le zen.

La pensée issue de l'imaginaire synthétique cherche et trouve un facteur de constance au sein même de la fluidité temporelle, la nuit n'est que nécessaire propédeutique du jour, promesse indubitable de l'aurore, dialectique de l'éternel retour. Les symboles ont alors souvent le caractère d'histoire, de récit ou de mythe, qui font se succéder les contraires pour mieux triompher du temps. On y tente l'harmonisation des contraires, la dialectique et le contraste, la raccord des événements sur un fil de l'histoire, la pensée progressiste qui cherche à parfaire le temps et de s'en rendre maître.

Complexité et mouvance de l'imaginaire

Si ces trois grandes familles de symboles persistent à l'échelle planétaire depuis l'aube de la pensée humaine, elles se diversifient, se complexifient, se distinguent, s'actualisent ou s'effacent à l'intérieure de la psyché individuelle. La domination d'un régime dans une culture n'évacue pas les autres formes mais elle les repousse et les réfute. On change de vision du monde sur un processus « refoulement - défolement ». Le refoulement apporte frustration vis-à-vis d'un type d'imaginaire, qui va s'exprimer alors dans un jeu symbolique en marge. Avec le temps et l'imprégnation, la marge rentre dans la socialisation et devient le modèle pédagogique d'une nouvelle époque. Cependant, à ce processus issu du conflit de générations, s'oppose un mouvement inverse qui accentue le régime de l'imagination d'une époque. Oppressif, au sens

sociologique du terme, il contamine tous les secteurs de l'activité mentale surdéterminant au maximum les images et les symboles véhiculés par la mode. Ce qui fait *qu'une époque est toujours la combinaison complexe de tous les régimes de l'imaginaire*, s'exprimant dans des registres sociaux différents.

Par ailleurs, toute catégorisation des images et des symboles, rendue possible par de longues recherches anthropologiques, sociologiques et psychologiques, ne doit pas nous faire oublier *l'impossibilité que nous avons d'en dresser un catalogue exhaustif et définitif*, et ceci pour plusieurs raisons. D'une part l'homme a inventé le symbole pour traduire l'intraduisible ce qui rend toute interprétation non seulement partielle mais aussi partielle. D'autre part dans les symbolisations, on est toujours tiraillé entre des pôles qui se confrontent autour des deux grands schèmes de la vie et de la mort. L'eau, par exemple, nettoie et rouille, arrose et inonde, purifie et moisit, désaltère et étouffe, berce et ramollit, elle est le milieu premier de la vie prénatale et le milieu dernier de la noyade, autant de bi-polarités sur lesquelles se forment nos images (Pineau et Barbier, 2001). La dialectique peut être le propre de la symbolisation. Enfin s'il existe bien un fond d'imaginaire que nous nous transmettons de génération en génération, chaque époque, chaque culture, chaque groupe social, et même chaque individu crée sa propre symbolisation pour rendre son monde intelligible. René Barbier distingue une autre complexité ternaire à l'imaginaire que celle de Durand : la part pulsionnelle de l'individu (la source, le processus et le résultat d'une imagination qui prend appui sur besoins fondamentaux de l'individu), la part sociale d'une époque (magma de significations inconscientes partagées par une société) et la part sacrée de l'espèce humaine (ensemble des mythes et archétypes anthropologiques) (op. cit, chapitre IV).

Pour une pédagogie de l'imaginaire

Parce que l'imaginaire est proprement éco-logique, une pédagogie qui aide à sa formation, à son expression et à sa valorisation possède toute sa place en éducation à l'environnement. Travailler le lien au monde, développer un regard sensible et impliqué, se sentir appartenir aux matières, aux formes et aux mouvements qui peuplent l'univers ... tels pourraient être quelques uns des objectifs d'une pédagogie de l'imaginaire.

Ses activités se puisent *dans l'expression artistique* au sens large : la poésie, la peinture, la sculpture, le théâtre, la musique, la danse, le mime, l'expression corporelle, la photographie, l'affiche publicitaire, etc. Avec cette palette de pratiques, l'éducateur dispose d'une somme immense d'activités qui permettent le monde en images (Cottureau, 1999).

Mais, en amont ou en parallèle des pratiques artistiques, l'essentiel de la démarche est de *favoriser le contact direct avec l'environnement*, les matières, les milieux. Si l'imaginaire se forme au travers de l'expérience sensori-motrice du réel, alors des activités comme l'artisanat, le jardinage, la pêche, le sport de pleine nature, la balade du dimanche, la rêverie, le jeu libre de l'enfant sont des moments privilégiés aussi importants dans un processus d'éducation environnementale (Cottureau, 2001).

Dans le pendant de tout système d'éducation rationnel, logique et systémique, on devrait ouvrir les portes de l'imagination créatrice. *Le monde des images se construirait en alternance et en dialogue avec le monde des concepts*. A l'instar d'un Gaston Bachelard, nous trouverions, dans la double vie de nos pensées, la double appartenance au monde : celle de

l'implication et celle de la distanciation.

Conclusion

Même si la diversité des représentations, des méthodes, et des contenus fait de l'éducation à l'environnement un arlequin de discours et de pratiques, elle n'en demeure pas moins un projet rassembleur autour d'un objectif : transformer les rapports entre les êtres humains et les milieux qu'ils habitent. Pour répondre à ce projet de façon optimale, il nous faut comprendre comment s'établissent, se régulent et se dérégulent ces relations environnementales : comment un individu construit son être-au-monde ; comment une société s'arrange avec son territoire ; comment l'espèce humaine, dans ses fondements anthropologiques, évolue avec l'espace-temps qu'elle habite (Pineau, Bachelart, Cottereau, Moneyron, 2005). Dans cette vaste exploration que nous avons à peine entamée, un concept clé surgit de façon prégnante : l'imaginaire. Les sciences positivistes le soulignaient pour le discréditer et le maîtriser. Les sciences transdisciplinaires ouvertes sur les interfaces, les dialectiques, les entre-deux ou les tiers inclus le révèlent comme un médiateur fécond et efficace de toute construction humaine.

Quand nous aurons réappris à rêver la nature, à entendre les paroles du monde, quand nous aurons compris que l'animisme du poète est un dialogue avec la nature, alors nous pourrons construire une réelle conscience éco-logique, une conscience d'être habitant du monde. Ce n'est que sur cette conscience que nous développerons le sens de la solidarité et de la responsabilité vis-à-vis de ce qui nous entoure.

Bibliographie

- BARBIER René (1997), **L'approche transversale. L'écoute sensible en sciences humaines**. Paris, Anthropos.
- BARBIER R. et Pineau, G. (coord.). (2001), **Les eaux écoformatrices**. Paris, L'Harmattan, Collection Ecologie et Formation
- COTTEREAU Dominique (1999), **Chemins de l'imaginaire**, La Caunette, éditions de Babio
- COTTEREAU Dominique (2001), **Formation entre terre et mer, L'alternance écoformatrice**, Paris, L'harmattan, collection Ecologie et Formation
- DURAND Gilbert (1993), **L'imagination symbolique**, Paris, PUF, collection Quadrige
- DURAND Gilbert (1969), **Les structures anthropologiques de l'imaginaire**, Paris, Dunod, Bordas, (les pages citées ici renvoies à l'édition de 1992)
- PIAGET Jean (1978), **La formation du symbole chez l'enfant**, Neuchâtel, Paris, Delachaux et Niestlé
- PINEAU Gaston, BACHELART Dominique, MONEYRON Anne (coord.) (2005), **Habiter la terre, Ecoformation terrestre pour une conscience planétaire**, Paris, éditions l'Harmattan, collection Ecologie et Formation
- WUNENBURGER Jean-Jacques (1997), **Philosophie des images**, Paris, PUF